

Présentation

Bernard Rigaux a bien voulu faire connaître sur *sitelamartine.com* l'article qui suit, déjà publié sur le site de l'Académie de Mâcon. Merci

Guy Fossat
sitelamartine.com
Mai 2023

.....
Bernard RIGAUX
Agrégré de philosophie et
Membre titulaire de l'Académie de Mâcon

LES PAYSAGES LAMARTINIENS

Lamartine a été profondément attaché à son pays natal et cet amour s'exprime dans les vers émouvants d'un poème intitulé *Milly ou la terre natale* (1). Si son cœur battait pour l'humble terre de son enfance, le tableau qu'il nous en a laissée n'a rien d'enthousiasmant. Dans ses *Mémoires de jeunesse*, il décrit Milly comme « un pauvre village, bâti en crête sur le sommet d'une colline nue et plantée de vignes maigres (...). (2)

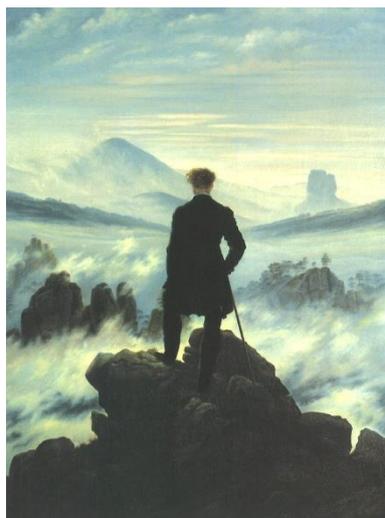
Dès lors, l'exaltation qui s'empare d'une âme romantique contemplant la magnificence d'un paysage ne viendra que plus tard, devant le spectacle des Alpes ou de la mer : « Les premiers paysages que mes yeux contemplèrent n'étaient pas de nature à agrandir ni à colorer beaucoup les ailes de ma jeune imagination. Ce n'est que plus tard, et peu à peu, que les magnifiques scènes de la création, la mer, les sublimes montagnes, les lacs resplendissants des Alpes et les monuments humains dans les grandes villes frappèrent mes yeux. » (3)

L'enchantement que procure la contemplation de la beauté du monde finira par toucher le poète à l'intérieur de son pays natal : depuis les crêtes du Mâconnais, le paysage s'ouvrira sur l'infini et lui inspirera des descriptions lyriques. Lamartine semble avoir répondu à l'appel d'un peintre romantique, Carl Gustav Carus : « Monte au sommet des montagnes, regarde la longue suite des hauteurs, considère la course des fleuves et toute la magnificence sur laquelle s'ouvre ton regard. » (4) Mais avant de lire la description de ces paysages, il est indispensable de se familiariser avec la peinture Romantique.

Les paysagistes romantiques allemands

Le Voyageur au-dessus des nuages

(Caspar David Friedrich; vers 1817)



Le romantisme, ce grand mouvement littéraire, philosophique, culturel voire politique, auquel appartient Lamartine, est né en Allemagne, à la charnière du 18^e et du 19^e siècle. Rappelons que le plus emblématique des romantiques allemands, Novalis, meurt à vingt-neuf ans, le 25 mars 1801, après avoir, dans sa courte vie, fait jaillir les intuitions les plus fulgurantes.

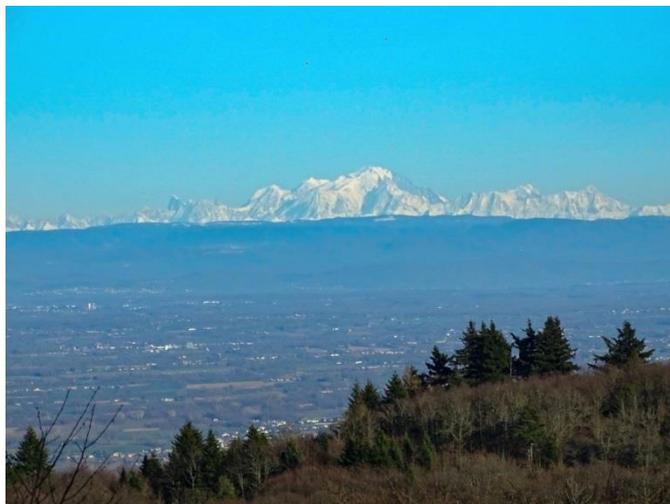
L'art romantique privilégie la poésie et, surtout, la musique. La contribution des arts plastiques, et notamment celle de la peinture, participe au romantisme, mais elle est moins connue.

En effet, le romantisme allemand a inspiré trois grands peintres : Carl Gustav Carus (1789-1869) est un contemporain de Lamartine alors que Philipp Otto Runge (1777-1810) et Caspar David Friedrich (1774-1840) appartiennent au premier romantisme. Lamartine, peu attiré par l'Allemagne, n'a sans doute pas connu ces peintres, mais son regard sur le paysage coïncide avec la manière dont les trois artistes allemands représentent la nature. Ces trois peintres partagent un intérêt exclusif pour le tableau des spectacles de la nature : «La seule peinture romantique est la peinture de paysage». (5)

Cette représentation de paysages, teintés d'étrangeté et ouverts sur l'infini, peut être considérée comme un tournant dans l'histoire de l'art : Ricarda Huch, poétesse allemande, a mis en évidence cette perception spécifique de la nature : « Il revenait à l'époque nouvelle de développer cette forme de la peinture, que les Grecs avaient à peine connue, et qui avait été introduite par la Renaissance : le paysage. » (6)

Quelle est la particularité de ce regard romantique ? Comment peint-il le spectacle de la nature et qu'y voit-il ? Lamartine, par ses descriptions talentueuses, va nous répondre et nous constaterons que sa perception du paysage rejoint celle des trois peintres allemands.

Les « panoramas de Dieu »



Vue des Alpes depuis Pruzilly. (Journal de Saône et Loire; 16 mars 2019)

Lamartine a décrit, avec lyrisme, des paysages qui s'ouvrent sur l'infini et suggèrent l'au-delà. Ces paysages sont contemplés depuis les reliefs du Mâconnais, le premier d'entre eux l'étant depuis la crête qui sépare la vallée de Saint-Point du pays de Milly. Découvrons ce « panorama de Dieu », évoqué dans une lettre du 4 novembre 1849 à M. d'Esgrigny : « Toutes les fois qu'il est arrivé à ce sommet, le passant essoufflé fait une courte halte et ne peut retenir un cri d'admiration. L'âne, le mulet et le cheval eux-mêmes connaissent ce panorama de Dieu. Ils y ralentissent le pas sans qu'on retire la bride et baissent la tête pour flairer la vallée et pour brouter quelques touffes d'herbes brûlées par le vent sur le bord du ravin.

Ma jument se souvint de la place et de la halte, elle me laissa un moment regarder en arrière. Il y aurait de quoi regarder tout le jour. Les cônes aigus des montagnes pelées du Mâconnais et du Beaujolais, groupés à droite et à gauche comme des vagues de pierre sous un coup de vent du chaos ; sur leurs flancs, de nombreux villages ; à leurs pieds, une immense plaine de prairies semées d'innombrables troupeaux de vaches blanches, et, traversées par une vaste ligne aussi bleue que le ciel, lit serpentant de la Saône sur lequel flotte, de distance en distance, la fumée des navires à vapeur, au-delà, une terre fertile, la Bresse, semblable à une large forêt ; plus loin un premier cadre régulier de montagnes grises, la muraille du Jura qui cache le lac Léman ; enfin, derrière ce contrefort des montagnes du Jura, qui ressemblent d'ici au premier degré d'un escalier dressé contre le ciel, toute la chaîne des Alpes depuis Nice jusqu'à Bâle, et au milieu le dôme blanc et rose du Mont Blanc, cathédrale sublime au toit de neige qui semble rougir et se fondre dans l'éther, et devenir transparente comme du sable vitrifié sous le foyer du soleil, pour laisser entrevoir, à travers ses flancs diaphanes les plaines, les villes, les fleuves, les mers et les îles d'Italie. »

Ultérieurement, dans le *Cours familier de littérature*, Lamartine décrira un panorama aussi sublime, vu du sommet de la colline du *Monsard* : « Il y avait, à quelque distance de la maison rustique de mon père, une montagne isolée des autres groupes de collines ; on la nomme, sans doute par dérivation de son ancien nom latin *Mons arduus*, la montagne de *Monsard*. (...) Des sentiers étroits, à peine perceptibles, et tous les jours effacés par les pieds des chèvres, conduisent par des contours un peu plus adoucis jusqu'au sommet. Là, des roches grises, entièrement décharnées de sol et taillées par la nature, le temps, la pluie, les vents, en formes étranges, se dressent comme de gigantesques créneaux d'une forteresse démantelée.

Trois de ces roches sont creusées en niches, ou plutôt en chaires de cathédrales, comme si la main des hommes s'était complu à préparer dans ce lieu désert trois sièges ou trois tribunes à des solitaires pour parler de Dieu aux éléments.

Ces trois chaires, rapprochées les unes des autres comme des stalles dans un chœur d'église, forment une façade semi-circulaire qui regarde l'orient (...).

La vue n'y est libre que du côté du soleil levant ; cette vue est vaste comme sur un horizon de l'Océan ; elle glisse sur les collines et les villages qui séparent ces montagnes du lit de la Saône ; elle franchit le ruban d'argent étendu comme une toile qui sèche sur l'herbe, dans les prairies presque hollandaises de la Bresse pastorale.

Elle se soulève au-delà pour gravir les flancs noirâtres du Jura ; elle ne se repose que sur des cimes aériennes de la chaîne de neige des Alpes. Là, l'imagination, ce télescope sans limite de l'âme, se précipite dans les plaines de l'Italie et dans les lagunes de l'Adriatique. On jouit, sur cette hauteur, d'un complet et perpétuel silence ; (7) ».

Le regard de Lamartine, contemplant la splendeur du monde, est proche de celui des peintres romantiques qui dévoilent cette sublimité dans la nature allemande. Quelle est alors la spécificité de cette perception romantique de l'univers ?

Le paysage « romantisé »

Osons ce néologisme, propre à Novalis : qu'est-ce qu'un paysage « romantisé » (*romantisiert*) ? Répondre à cette question suppose que l'on précise l'inspiration essentielle de la philosophie romantique. Pour les romantiques, le monde est un tout, ce qui abolit toute séparation entre l'homme et la nature qui l'englobe puisqu'il n'est, comme la plante et l'animal, qu'un élément de l'unité cosmique : « Voilà ce qui résume tout : le monde est une unité vivante. Telle est la base de la philosophie romantique. » (8)

Dès lors, l'homme ne saurait porter, sur la nature, un regard froid qui la figerait mais il lui faut devenir plutôt comme une âme musicale qui se met à l'écoute du chant de la terre pour vibrer avec lui. Novalis invite le poète romantique à « être une harpe » offerte aux vibrations cosmiques, ce qui suppose que l'âme sache se mettre dans une disposition musicale appelée « *Stimmung* ». L'âme, à l'écoute, découvrira que le monde est en elle, que son chant habite dans ses profondeurs : « L'Univers n'est-il donc pas en nous ? (...) Le chemin secret va vers l'intérieur : en nous, sinon nulle part, est l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir. » (9)

La description romantique d'un paysage n'est donc pas tenue d'être exacte, le visible n'étant que l'enveloppe d'un univers plus profond avec lequel communique notre intériorité. Caspar David

Friedrich revendique cette liberté de l'artiste : « Le peintre ne doit pas peindre seulement ce qu'il voit devant lui mais ce qu'il voit en lui. » (10) De même, Lamartine dépasse le visible en mêlant à son regard ses paysages intérieurs. Certes, le lac Léman est bien caché par la barrière du Jura, mais qui pourrait croire que le sont aussi les Alpes, « depuis Nice jusqu'à Bâle » ou que le Mont Blanc laisse entrevoir « les villes, les fleuves, les mers et les îles d'Italie » ?

L'imagination, « ce télescope de l'âme », permet donc, depuis le sommet du *Monsard*, d'atteindre « les lagunes de l'Adriatique ». Il faut comprendre que l'Italie et les côtes de la Méditerranée habitent le cœur de Lamartine, comme nous allons le constater, et que cet univers invisible est en droit de se mêler au visible. Ce que Gérard de Nerval appelait « l'épanchement du songe dans la vie réelle » (11) est une manière d'atteindre le réel, tout aussi fiable que le regard, et même plus perspicace encore.

Ainsi tout correspond et les ondes circulent. Les paysages, intérieurs et extérieurs, s'harmonisent de même que les animaux, la nature et l'homme : « Tout vit, tout agit, tout se correspond ; les rayons magnétiques, émanés de moi-même ou des autres, traversent sans obstacle la chaîne infinie des choses créées. » (12) Dans ce réseau de correspondances, les animaux perçoivent aussi la touche sublime du paysage : on remarque que l'âne, le mulet et le cheval « ralentissent le pas » et « baissent la tête », lorsque se découvre ce panorama divin qu'ils connaissent d'instinct.

Au sommet du *Monsard*, la configuration de la nature s'harmonise avec les aspirations mystiques des voyageurs ayant atteint ce lieu sacré. Trois roches deviennent trois chaires de cathédrales pour que des pèlerins puissent « parler de Dieu aux éléments », la nature étant elle-même expression du divin.

Nous touchons là l'essentiel car, pour un romantique, un paysage sublime est une parole de Dieu. Cette manifestation de la religiosité du paysage est ce qui réunit Carus, Runge et Friedrich : « Nos trois peintres sont d'accord pour voir, dans l'art du paysage, un intermédiaire entre Dieu et l'homme au même titre que la religion même. » (13)

Pour un romantique, Dieu n'existe pas sans la Nature mais se révèle en elle sans se confondre avec elle. La Nature, contemplée dans son infinité, est un accord sublime qui chante Dieu. La Nature, médiatrice entre Dieu et l'homme, est l'objet de ce culte que lui voue l'âme romantique.

Tel est bien ce qui émane des descriptions de Lamartine, évoquant cette « cathédrale sublime »

qu'est le dôme du Mont Blanc « qui semble rougir et se fondre dans l'éther », tout comme les cimes du Liban.

Au sommet du *Monsard*, les trois roches deviennent des lieux sacrés, chaires d'église ou stalles de chœur, tournées vers la lumière qui vient de l'Orient et le silence perpétuel de la montagne, lieu de rencontre avec le ciel, favorise l'écoute des confidences de Dieu.

Au-delà des Alpes : l'Italie



Ischia e Procida (Anonyme)

Procida est la terre natale de Graziella, premier grand amour de Lamartine. Elle deviendra sa muse, sa première Elvire : « Toute ma vie je la regretterai et j'ai quelquefois les larmes aux yeux en pensant à elle. » (Lettre du 27 mai 1812 à Aymon de Virieu). Plus loin, l'île montagneuse est Ischia : « C'est le chef-d'œuvre de la baie de Naples(...) Ischia vaut le voyage à lui tout seul : viens-y donc. » (À Virieu, le 5 octobre 1820). Plus tard, dans la deuxième de ses *Nouvelles Méditations* qu'il titrera *Ischia*, Lamartine évoquera l'île. Dans ses *Commentaires* de 1849, il écrira : « C'est l'île de mon cœur, c'est l'oasis de ma jeunesse, c'est le repos de ma maturité. »

Lamartine ira à la rencontre de cette lumière qui vient de l'Orient en voguant plus tard vers la Terre sainte. Mais, auparavant, ce grand voyageur ne tarda pas à franchir les Alpes, horizon contemplé depuis sa terre natale : il découvrit l'Italie dès 1811.

Lamartine, amoureux de l'Italie, connut plus particulièrement le golfe de Naples, Ischia et la Toscane, ayant été secrétaire de légation à Florence de 1825 à 1828. L'on sait que la rencontre d'un paysage émerveille d'autant plus qu'elle se produit pour la première fois : en juillet 1811, Lamartine est invité à accompagner le voyage de noces d'une cousine de sa mère, ce qui est une aubaine pour

un jeune homme qui n'a jamais vu la mer et ne connaît pas d'autre grande ville que Lyon.

Après avoir franchi le Mont-Cenis, le jeune Alphonse découvre les villes de l'Italie du Nord: Turin, Milan, Parme, Modène, Bologne et Florence. Toutefois, c'est à Livourne que, pour la première fois, il lui est donné de contempler la mer dont l'immensité l'éblouit à tel point qu'il ne trouve pas les mots pour faire partager son émotion à Aymon de Virieu : « Je t'écrirais des volumes avant de te peindre l'effet qu'elle a fait sur moi ; on ne se représente pas du tout pareil spectacle avant de l'avoir vu. » (14)

Ultérieurement, dans ses *Mémoires de jeunesse*, Lamartine décrira cet éblouissement procuré par la manifestation visible de l'infini : « Enfin j'arrivai à Livourne, au bord de cette mer étincelante de la Méditerranée, qui ajoutait l'infini visible à l'infini pensé. » (15) Lamartine est alors enthousiasmé par l'ouverture sans limite du regard, pas même borné, comme au sommet du Monsard, par un quelconque horizon. En outre, l'infini de la mer reflète l'infini du ciel, nouant ainsi une correspondance que le poète évoquera maintes fois. Dans ses *Adieux à la mer*, composés à Naples en 1822, Lamartine chante cette correspondance établie par le Créateur :

« Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde
L'onde pour réfléchir les cieux.» (16)

Au-delà du regard, le spectacle de la mer sollicite aussi l'écoute de cette langue divine déjà murmurée par les collines du pays natal. Dans l'une de ses plus sublimes harmonies, composée entre Gênes et La Spezia, « pendant une magnifique nuit d'été », une lune splendide éclaire la Méditerranée et Lamartine écoute ces confidences de Dieu émanant de l'ineffable union du ciel et de la mer :

« Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et le firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots ! » (17)

Toutefois, si la mer suggère l'éternité, la terre italienne reste marquée, à l'inverse, par la caducité. En chantant cette terre, Lamartine évoque, avant tout, les ruines et la mémoire des poètes disparus :

l'Italie offre le spectacle des vestiges, témoins d'une splendeur qui n'est plus. Ainsi, à Rome, le Colisée apparaîtrait comme le linceul de la gloire antique :

« On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre. » (18)

Dès lors, l'ébranlement d'un rocher, à Tivoli, arrache un cri de douleur au poète qui écrit, « avec le cœur d'un Italien », ces vers :

« Italie ! Italie ! ah ! Pleure tes collines,
Où l'histoire du monde est écrite en ruines ! » (19)

À mi-chemin entre les ruines, symboles du temps destructeur, et la mer, reflet de l'éternité céleste, ces paysages sont habités par des âmes dont le souvenir transcende le temps puisque « les pays ont toujours été pour moi des hommes. Naples, c'est Virgile et Le Tasse. » (20)

Le golfe de Naples, Florence et la Toscane sont avant tout, par-delà leur beauté, des lieux habités par la présence des poètes qui y ont vécu. La Campanie et le golfe de Baïa, près de Naples, évoquent Le Tasse, né à Sorrente, où il vint se réfugier chez sa sœur en 1577, se croyant persécuté par la cour de Ferrare, mais aussi les poètes latins qui ont inspiré Lamartine. :

« Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour ;
Properce y visitait Cinthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modelait les soupirs de l'amour. » (21)

Aussi, dès les *Nouvelles Méditations poétiques*, le rêve du retour à Naples s'associe à la nostalgie des « jardins de Cinthie » et du tombeau de Virgile (22). Mais c'est surtout la lecture à haute voix de *La Jérusalem Délivrée* qui a enchanté l'enfance d'Alphonse, devenu amoureux de la poésie du Tasse. Naples est proche de Sorrente :

« Plus loin, voici l'asile où vint chanter Le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ; » (23)



Ingresso della Villa Reale dalla parte di Mergellina (Achille Vianelli; 1801-1894)

En 1811, Lamartine a découvert Naples : son golfe, qualifié de « plus beau spectacle du monde », l'a enthousiasmé. Il écrit donc à Aymon de Virieu : « Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. » (28 décembre).

L'on comprend alors, qu'avant même de découvrir Naples en 1811, Lamartine ait tenu à se recueillir en l'église Saint-Onuphre, à Rome, sur le tombeau du Tasse qu'il piétina par erreur :

« Je me suis jeté à genoux et je ne sais pas quelle prière j'ai faite, mais je sais bien que je pleurais en me relevant, et que je me suis en allé bien honteux de moi-même. » (24)

Enfin, en 1844, lors de son ultime voyage en Italie, Lamartine fit un détour par Ferrare pour visiter la cellule où Le Tasse, considéré comme fou, fut interné pendant sept ans, de 1579 à 1586. Il composa donc un poème « improvisé en sortant du cachot du Tasse », qui laisse peut-être deviner un pressentiment de sa destinée :

« Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyr (...). » (25)

De même, la Toscane a inspiré à Lamartine des chefs-d'œuvre poétiques, principalement ses *Harmonies poétiques et religieuses*, qui chantent le souvenir des poètes d'autrefois. Dans une méditation, composée en 1823 et dédiée au marquis de La Maisonfort, ambassadeur de France à Florence, Lamartine célèbre les mânes des illustres toscans :

« Oh ! Qui m'emportera vers les tièdes rivages,
Où l'Arno couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs des Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,
Et semble, au bruit flatteur de son onde plus lente,

Murmurer les grands noms de Pétrarque et de Dante ? » (26)

Ce culte rendu à un pays où vivent encore les âmes de ces messagers célestes que sont les poètes ne pouvait qu'inspirer à Lamartine le désir d'aller en Orient, terre où avait retenti la voix des prophètes d'Israël et du fils de Dieu. Découvrons alors les paysages que le poète a décrits lors de ses deux voyages en Orient.

La montagne sacrée : le Liban



Le Mont Liban (gravé par Aubert : Collection particulière; Hachette, 1866-1875)

« Je levai les yeux alors vers le ciel et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous(...). C'était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur ; c'était la terre sacrée, la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive. » Lamartine : *Voyage en Orient*, 5 septembre 1832.

En juillet 1832, Lamartine embarque à Marseille sur *L'Alceste*, avec sa fille et son épouse, réalisant ainsi un rêve ancien de découvrir la Terre sainte. Ce premier voyage en Orient lui permettra de contempler de nouveaux paysages où la terre supplantera la mer. Toutefois, lors d'un arrêt dans le golfe de La Ciotat, la beauté d'une calanque lui arrache un dernier cri d'admiration devant « cet hymen mystérieux de la terre et de la mer, surpris pour ainsi dire, dans leur union la plus intime et la plus voilée. » (27)

Mais c'est vers une terre, celle qu'on qualifie de sacrée, que Lamartine se dirige, convaincu d'avoir « épuisé ce peu de paroles divines que notre terre d'Europe jette à l'homme ; ». (28) En Orient, le poète va tenter d'interpréter « les hiéroglyphes de Dieu sur la face du globe. » (29) Aussi les paysages du Levant sont-ils, avant tout, des lieux où résonne une parole. Après avoir rencontré

Lady Stanhope, dans son ermitage situé au cœur des monts du Liban, près de l'antique Sidon, Lamartine, sur le chemin du retour, chevauche, aux côtés de M.de Parseval, dans une gorge dont la désolation, digne de l'enfer de Dante, frappe son imagination à tel point qu'il la nomme « vallée des lamentations ». Lisons cette évocation d'un paysage qui est tout entier parole :

« Cette terre a dû être, la première, la terre de la poésie terrible et des lamentations humaines ; l'accent pathétique et grandiose des prophéties s'y fait sentir dans sa sauvage, pathétique et grandiose nature. Toutes les images de la poésie biblique sont gravées en lettres majuscules sur la face sillonnée du Liban et de ses cimes dorées, et de ses vallées ruisselantes, et de ses vallées muettes et mortes. » (30)

Le Liban est donc la « terre du témoignage, toute imprimée encore des traces de l'ancien et du nouveau commerce entre Dieu et l'homme. » (31) Cette rencontre de l'humain et du divin, de la terre et du ciel, se scelle au sommet des montagnes : les cimes du Liban sont des « promontoires avancés dans le ciel » et ces crêtes, illuminées par les rayons du soleil levant, sont tellement transparentes qu'on croit « voir à travers trembler la lumière du ciel (...) ». (32) Cette fusion de la terre et du ciel, que Lamartine décrira plus tard en contemplant le Mont Blanc, trouve alors sa plénitude au point culminant de ces montagnes orientales :

« Le Sannin, la cime la plus élevée et la plus pyramidale du Liban, domine toutes les cimes inférieures et forme, avec sa neige presque éternelle, le fond majestueux, doré, violet, rose, de l'horizon des montagnes qui se noie dans le firmament, non comme un corps solide, mais comme une vapeur, une fumée transparente, à travers lesquels on croit distinguer l'autre côté du ciel ; phénomène ravissant des montagnes d'Asie, que je n'ai vu nulle part ailleurs et dont je jouis tous les soirs sans m'en rendre raison. » (33) Ainsi la montagne, comme la mer, réalise l'hymen de la terre et du ciel. Pourtant, tout en parcourant cette terre sacrée, Lamartine garde la nostalgie de l'élément marin puisque, à ses yeux : « Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément n'est pas complet. » (34)

Le poète découvrira alors cette nouvelle mer qu'est le désert, ce qui vient parfaire l'envoûtement de ces paysages d'Asie. C'est en Orient que Lamartine a esquissé les vers d'une méditation qui ne sera publiée qu'en 1856 et titrée *Le Désert ou l'immatérialité de Dieu*. L'expérience du désert rappelle celle de la mer :

« Sur l'Océan de sable où navigue la lune,
Mon œil, partout ailleurs, flotte de dune en dune ;
Le sol, mal aplati sous ces vastes niveaux,
Imite les grands flux et le reflux des eaux. »

De même que la mer reflète le ciel, de même l'océan de sable s'illumine aux rayons du soleil levant :

« D'une bande de feu l'horizon se colore,
L'obscurité renvoie un reflet de l'aurore ;
Sous cette pourpre d'air, qui pleut du firmament,
Le sable s'illumine en mer de diamant. » (35)

Qu'il soit mer, montagne ou désert, le paysage lamartinien célèbre toujours la rencontre du ciel mais il ne trouve son accomplissement qu'en évoquant la présence, en son sein, de l'âme des glorieux ancêtres qui l'habitèrent. Revenons alors en Suisse pour contempler, avec Lamartine, un paysage totalement magnifié.

Le lac Léman : modèle du paysage lamartinien



Vue du lac Léman depuis les hauteurs du Jura (Alamy)

Après la mort de l'écrivain, on publia, en 1870, des *Mémoires*, restés inachevés puisque le récit ne va pas au-delà de 1815 : Lamartine y décrit son exil en Suisse pendant les Cent-Jours.

Lors de son passage à Saint-Cergue, sur les hauteurs du Jura suisse, le poète décrit un paysage, comparé à une « nouvelle création » et présenté comme le spectacle le plus splendide qu'il ait eu l'occasion d'admirer au cours de sa vie.

« Après avoir marché quelque temps sur le sommet à peine éclairé par l'aurore, je jetai un cri d'admiration. L'horizon tout entier de la Suisse venait de sortir du brouillard ; c'était une seconde création. À mes pieds étincelait le lac Léman, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière. La dent de Jaman et les rochers de Meilleraie, décrits par Jean-Jacques Rousseau, formaient la bordure du côté de l'Italie. Le Valais, pays d'innocence et de bergères, se creusait en golfe un peu sur la gauche ; puis Vevey et le château de Chillon brillaient comme des étoiles tombées la nuit dans le lac ; puis

Lausanne, moitié sombre et gothique, apparaissait avec ses clochers noirs et ses promenades blanchâtres au bord du défilé de Berne ; puis Nyons, Rolle, noyés dans la lumière, surgissaient comme des écueils des eaux, caressés par la lame devant nous ; puis Coppet , Prangins, Ferney, portant chacun une gloire, comme une étoile le nom de Dieu ; enfin Genève, assise à l'extrémité des eaux et contemplant sa mer couverte de voiles matinales. Jamais, même à Naples, pareil spectacle n'avait émerveillé mes yeux. (...) Il nous semblait assister à la création d'un monde. Et c'était le monde des poètes : Voltaire, Rousseau, Byron, Staël, Haller, Gessner, monde de la poésie et de la liberté, éclos au soleil des montagnes. » (36)

Cette évocation fait donc oublier l'Orient et éclipse l'Italie. Toutes les composantes du paysage lamartinien convergent : le lac Léman devient une mer intérieure ornée par les étoiles qui y sont tombées, tandis que les montagnes qui l'entourent se dressent vers le ciel. En outre, s'il est vrai que, pour Lamartine, « un paysage n'est qu'un homme ou une femme »(37), que dire de celui-ci ? Le lac Léman est illuminé par le souvenir scintillant d'une constellation de poètes qui le couronne. Lamartine atteint ici le sommet d'une contemplation qui s'ouvre à la splendeur du monde dans toutes ses dimensions.

Voir autrement

De ces paysages lamartiniens émane un charme spécifiquement romantique que notre époque serait tentée de juger fantaisiste ou désuet. Mais le poète peut aujourd'hui encore, nous apprendre à réveiller notre regard usé qui risquerait de s'en tenir à un simple spectacle prosaïque. Voir autrement, c'est deviner l'invisible derrière l'apparence et enchanter le monde. Ce regard neuf pourrait bien se révéler indispensable pour éclairer la grisaille de notre époque. Écoutons donc cet appel de Novalis : « Le monde doit être *romantisé* (*romantisiert werden*). Quand je donne aux choses communes un sens élevé, aux réalités ordinaires un aspect mystérieux, au connu la dignité de l'inconnu, au fini un reflet d'infini, alors je le *romantise* (*so romantisiere iches*) ». (38)

NOTES

- (1) in *Harmonies poétiques et religieuses*, Livre troisième : II.
- (2) *Mémoires de jeunesse 1790-1815*, Paris, Tallandier, 1990, p 23.
- (3) *Les Confidences* : Livre IV § 3.
- (4) Cité par Pierre Moisy : *Paysagistes romantiques allemands* in *Le Romantisme allemand*, Marseille, Les Cahiers du sud, 1949, p 41.
- (5) *Ibid*, p 42.
- (6) Ricarda Huch : *Les Romantiques allemands*, Aix-en-Provence, Pandora, 1978, tome premier, p 219.
- (7) *Cours familial de littérature* : premier entretien § 11.
- (8) Ricarda Huch : *Les Romantiques allemands*, opus cité, 1979, tome second, p 47.
- (9) Novalis : *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1979, tome I p 357.
- (10) Caspar David Friedrich : *En contemplant une collection de peintures*, Paris, Corti, 2011 p.126.
- (11) Gérard de Nerval : *Aurélia*, première partie §3.
- (12) *Ibid* : seconde partie § 6.
- (13) Pierre Moisy : *Paysagistes romantiques allemands*, opus cité, p 43.
- (14) Lettre du 26 août 1811 à Aymon de Virieu.
- (15) *Mémoires de jeunesse*, opus cité, Livre troisième § XIII.
- (16) *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, p.171 : *Nouvelles Méditations poétiques* (XX).
- (17) *Ibid*, p.324 : *Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes* in *Harmonies poétiques et religieuses* (Livre premier, X).
- (18) *Ibid*, p.168 : *La Liberté ou une nuit à Rome* in *Nouvelles Méditations poétiques* (XIX).
- (19) *Ibid*, p.343 : *La Perte de l'Anio* in *Harmonies poétiques et religieuses* (Livre deuxième, III).
- (20) *Graziella* : chapitre premier § VII.
- (21) *Œuvres poétiques complètes*, opus cité, p.60 : *Le golfe de Baya près de Naples* in *Méditations poétiques* (XXI).
- (22) *Ibid* p.134 : *Tristesse* in *Nouvelles Méditations poétiques* (VII).
- (23) *Ibid* p. 60 : *Le golfe de Baya près de Naples*.
- (24) Lettre du 18 novembre 1811 à Aymon de Virieu.
- (25) *Œuvres poétiques complètes*, opus cité p.1198 : *Ferrare, improvisé en sortant du cachot du Tasse* (1844).
- (26) *Ibid*, p.56 : *Philosophie* in *Méditations poétiques* (XX).
- (27) *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, Folio classique, p.107.
- (28) *Ibid*, p.91.
- (29) *Nouveau voyage en Orient*, Livre premier, 25 juin 1850.
- (30) *Voyage en Orient*, opus cité p.242.
- (31) *Ibid*, p.288.
- (32) *Ibid*, p.295.
- (33) *Ibid*, p.540.
- (34) *Ibid*, p.624.
- (35) *Œuvres poétiques complètes*, opus cité, p.1473 ; in *Poèmes du Cours familial de littérature*.
- (36) *Mémoires de jeunesse*, opus cité, Livre septième § IV.
- (37) *Raphaël* : § XLII.
- (38) *Ainsi parlait Novalis*, Arfuyen, Paris-Orbey, 2016, p 31.